

ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

TOME I

Alexandre Svetchine

CHAPITRE QUATRE

Le Moyen Âge

En raison de la transition de l'Empire romain vers une économie de subsistance, dès le IIIe siècle, la prédominance des barbares sur la civilisation antique a commencé. La vie de l'État est revenue à un stade féodal anciennement dépassé du développement. Le Moyen Âge a commencé.

À partir de l'énorme matériel présenté par le Moyen Âge, nous ne nous attarderons que sur ce qui caractérise le fond auquel, avec l'effondrement général de l'économie, l'art militaire est tombé et qui nous intéresse comme point de départ de toute l'évolution ultérieure. Dans ce chapitre, nous dresserons le portrait de l'art militaire au stade initial de la vie familiale des Germains, de ses formes féodales, de la chevalerie et des milices médiévales. Les lueurs de l'avenir, les tentatives de renaissance de l'infanterie, liées à l'émergence d'un traitement plus humain et aux mouvements populaires des XIVe et XVe siècles, sont renvoyées au chapitre suivant.

La vie familiale des Germains. Les tribus germaniques à l'époque du premier contact avec la civilisation romaine vivaient principalement de l'élevage et de la chasse, l'agriculture étant à un stade embryonnaire. La taille de la tribu était déterminée par la nécessité de rassembler, en une journée, tous les guerriers au centre du territoire tribal en cas de danger. Ainsi, chaque tribu occupait environ 5 000 kilomètres carrés, un espace pouvant nourrir 25 à 40.000 habitants. Le nombre d'hommes adultes dans la tribu pouvait être de 6 à 10.000.

La tribu se divisait en clans de cent familles. Chaque clan — environ cent familles — peuplait un village particulier. Avec une population du village de plus de deux mille âmes, la vie commune devenait difficile, et le clan se dispersait et se séparait en deux clans — deux villages. La terre constituait la propriété collective du village — en moyenne 150 km² — et s'appelait le *gau*. Le clan était appelé « centaine » parce qu'il fournissait cent guerriers, comprenant le mot « cent » comme un nombre grand et rond. Le village fournissait une unité militaire autonome. À la tête du district villageois — le *gau* — se trouvait l'ancien du clan, le *gunno* de la centaine. Le *gunno* était le chef de la vie pacifique du village et conduisait ses guerriers à la guerre. La force des Germains durant leur vie clanique reposait sur deux bases : le courage et l'endurance physique du guerrier individuel, forgé dans les affrontements continus avec les voisins et à la chasse aux animaux sauvages, et la cohésion collective des guerriers d'un même clan. Cette cohésion et cette union, que les peuples civilisés n'obtiennent que par des exercices collectifs, la vie en caserne et une stricte discipline, se réalisaient naturellement dans la vie clanique, car la centaine était liée entre elle par des relations familiales : au combat allaient des proches et des compagnons ayant des intérêts communs économiques et militaires. Au lieu d'une autorité artificiellement créée par un chef, la centaine avait un chef, le *gunno*, dont l'autorité était respectée quotidiennement, tant en temps de paix qu'en guerre. Le *gunno* ne dirigeait pas les exercices militaires de sa centaine comme le centurion romain dans sa *manipule*, il n'avait pas de pouvoir disciplinaire défini, le concept d'ordre était flou — et pourtant, sous le commandement du *gunno*, le clan représentait un ensemble naturellement uni, que les peuples civilisés peinent à créer artificiellement sur d'autres bases psychologiques dans leurs unités tactiques. La solidarité interne, l'entraide — voilà les forces morales essentielles ; elles étaient présentes chez les Germains et restaient inébranlables même dans le désordre apparent de leurs actions. Chaque Germain ne pouvait désobéir à l'appel de son *gunno* plutôt qu'à un ordre. Même la panique, si courante dans des troupes irrégulières et indisciplinées, avait peu de place dans la vie clanique encore intacte

des Germains : les Germains en retraite, à l'appel du *gunno*, s'arrêtaient et passaient à l'attaque. Le *gunno* était le centurion romain des meilleures époques, mais différent de lui, comme la nature diffère de l'art.

Armement et tactique. L'armement des Germains souffrait de la pauvreté de leur métal ; seuls quelques-uns possédaient des cuirasses et des casques ; l'armement de protection était principalement constitué d'un grand bouclier ; la tête était protégée par un bonnet en cuir ou en fourrure. Les armes offensives comprenaient de longues lances, seulement quelques-uns possédaient des javelots et des épées. Les Romains affirmaient que, dans les rangs arrière, les Germains avaient des hommes armés seulement de simples bâtons.

La composition de l'armée germanique différait de celle des Romains par la présence en son sein de nombreux cavaliers irréguliers compétents, capables de travailler main dans la main avec l'infanterie. César décrit ainsi les combattants germaniques « en binôme » : « Il y avait ici 6 000 cavaliers et autant d'infanterie extrêmement agile et courageuse ; chaque cavalier choisissait pour sa protection un fantassin du reste de l'armée. Ils assuraient la retraite des cavaliers et accourraient lorsque ceux-ci étaient en difficulté. Si un cavalier gravement blessé tombait de sa monture, ils l'entouraient et le défendaient. Souvent forcés tant à poursuivre rapidement qu'à se replier, ils atteignaient par l'entraînement une telle rapidité qu'en s'accrochant au cavalier, ils pouvaient le suivre. »

En raison du manque d'armes adéquates pour la masse des fantassins, ainsi que de la nécessité de se méfier des flancs lors de l'affrontement avec un adversaire à cheval et pour faciliter le déplacement sur un terrain accidenté, l'infanterie germanique ne se déployait pas en phalange linéaire, mais se divisait en plusieurs colonnes profondes, de 40 hommes en largeur et en profondeur. Toute une rangée de centaines de soldats, chaque rang composée de 2 à 3 lignes en front, placées côté à côté, avec des *gunnos* à l'avant, formaient ainsi une telle colonne. Lors d'un mouvement désordonné de la colonne à l'attaque, courant sur une distance considérable, son centre se projetait généralement en avant, d'où les adversaires — les Romains — qualifiaient leur formation de coin ou de tête de porc. Mais si la percée du front ennemi n'était pas immédiate et qu'un combat au corps à corps s'engageait, ces colonnes, sous la pression de l'assaut par derrière, se déployaient désordonnément de chaque côté et se fondaient en une seule ligne.

Comme la cohésion des Germains n'était pas mécanique, mais intérieure, ils réussissaient particulièrement bien dans les combats en forêt ou sur des terrains rocheux et accidentés où, en se dispersant, sous l'influence des conditions locales, ils continuaient à constituer un ensemble tactique uni.

Pour résoudre les affaires judiciaires les plus importantes en temps de paix, l'autorité des *gunnos* était insuffisante. Lors de l'assemblée populaire de la tribu, on choisissait à cet effet les hommes les plus éminents — les princes — parmi les familles particulièrement respectées et riches ; les princes s'entouraient d'une troupe fidèle et parcouraient les différents *gau* de la tribu. Lorsqu'un prince parvenait à éliminer les autres, il devenait roi, dépendant de l'assemblée populaire. Avec le temps, le rôle de l'assemblée populaire diminua et se réduisit à la simple approbation de la décision proposée par le roi. Les princes et les rois concentraient entre leurs mains les actions de centaines d'hommes à la guerre, combattant avec leur troupe d'élite au premier rang de la tribu.

La disparition de l'infanterie linéaire. Les Germains comprenaient que leur puissance militaire reposait sur la haute qualification du soldat compétent et sur la cohésion de la vie clanique, et que l'influence de la civilisation romaine pouvait avoir des effets désastreux sur leur capacité de combat.

Cependant, malgré tous les efforts, la vie tribale des Germains, placée dans des conditions civilisées, était condamnée à se décomposer. Les conditions de l'économie de subsistance forçaien à s'installer en petits groupes dispersés à travers tout le pays pour faciliter l'approvisionnement. Les anciennes familles se sont éclatées en plusieurs parties.

Le vieux *gunno*, qui vivait dans les mêmes conditions et partageait les mêmes intérêts que sa tribu, est maintenant devenu un grand propriétaire terrien, dont la vie et les intérêts divergeaient fortement de ceux de ses compatriotes dirigés, qui cultivaient la terre de leurs propres mains. Devenu comte, c'est-à-dire gouverneur, le *gunno* a acquis un grand pouvoir économique, militaire et civil, mais son ancienne autorité de chef de clan a disparu.

Dans ces conditions, les colonnes de Germains devaient nécessairement perdre leur solidité et leur cohésion initiales. La cohésion tribale avait disparu, et le pouvoir qui aurait pu créer une cohésion artificielle et une discipline par l'autorité et l'entraînement n'était pas encore né. Le pouvoir royal ne possédait ni la force, ni l'autorité suffisante, ni les connaissances nécessaires pour cela. La civilisation décomposait la force combattante des barbares germaniques.

Avec la destruction de la cohésion initiale des centaines germaniques, la tactique a radicalement changé. Un fantassin armé d'armes blanches représente une force sérieuse uniquement lorsqu'il fait partie d'une masse cohésive. Un combattant isolé, quelles que soient ses qualités, a une valeur combative négligeable. Pas de cohésion, pas d'infanterie de ligne. Elle a disparu avec la décomposition de la discipline romaine et des liens de clan germaniques pendant une longue période du Moyen Âge. A Byzance, et généralement en Orient, on cultivait assidûment les armes de jet — archers à pied et à cheval. Mais un archer à pied, bien qu'il ait une certaine importance, et sans être regroupé en une unité tactique cohésive, ne peut jouer qu'un rôle auxiliaire — dans les combats sur un terrain accidenté ou derrière des fortifications — et est obligé de céder le champ de bataille sous la pression de la cavalerie. L'infanterie romaine n'a jamais été percée ni piétinée par une attaque de cavalerie. Désormais, avant sa disparition définitive des champs de bataille, l'infanterie s'efforçait de compenser son manque de cohésion en installant devant le front des frondeurs mobiles.

Chez les Germains, les guerriers à cheval ont toujours été honorés ; Jules César devait en grande partie ses victoires à l'engagement des corps de cavalerie germains. Aujourd'hui, toute l'attention est tournée vers la cavalerie, au détriment de l'infanterie ; ce sont les rois qui s'en préoccupent exclusivement, et les meilleurs guerriers rejoignent la cavalerie.

En tant que combattant solitaire, le chevalier, équipé d'armement de protection pas trop lourd, capable de combattre aussi bien à cheval qu'à pied, surpassait sans aucun doute l'infanterie. Les masses avaient disparu des champs de bataille ; peu d'intérêt était accordé au nombre, car les conditions pour opérer avec de grandes forces étaient extrêmement défavorables : il n'y avait aucun arrière organisé, dans l'armée chacun vivait de la nourriture qu'il apportait pour la campagne. Toute l'attention se portait sur la qualité, sur la compétence du combattant individuel. À mesure que les liens généraux se rompaient, que le lien entre les unités tactiques s'affaiblissait, et que l'individualité s'affirmait de plus en plus, les cavaliers obtenaient une prédominance de plus en plus décisive. Celui qui pouvait se procurer un cheval le montait pour aller combattre. Le commandement et la gestion du combat passaient au second plan — l'importance décisive restait uniquement dans la valeur personnelle.

Organisation militaire des Francs. Alors que la plupart des royaumes fondés par des tribus germaniques sur les ruines de l'Empire romain d'Occident et cherchant à préserver le mode de vie clanique ont disparu sans laisser de traces, le royaume des Francs a été préservé et est devenu la base du développement de toute la culture romano-germanique, car il a adapté son organisation aux nouvelles exigences militaires et a été capable de former les cavaliers qualifiés qui ont acquis une importance décisive. Le mode de vie clanique s'est effondré ici avant tout parce que les Francs se sont installés parmi un peuple ayant progressivement absorbé la civilisation romaine, avant même la prise de contrôle des grandes propriétés foncières et du pouvoir suprême ; ils ont également adopté la foi catholique et se sont facilement fondus dans la population locale. Apparemment, la transition progressive du pouvoir en Gaule aux Francs a protégé la vie économique d'une catastrophe brutale et a créé, dans le royaume des Francs, une base économique plus solide pour la préparation militaire.

Dès le IV^e siècle, les vastes villes romaines non défendues de Gaule, sous l'influence des attaques des barbares, ont été remplacées par des bourgs étroits et fortifiés par des murailles. L'armée franque se formait par la convocation aux armes de tous les hommes libres ; cependant, compte tenu des conditions générales du Moyen Âge, cette convocation s'appliquait à un nombre de plus en plus réduit de personnes choisies et spécialisées dans les affaires militaires. Bientôt, pendant les querelles dynastiques, de grands propriétaires fonciers obtinrent la première loi limitant le pouvoir du roi — à savoir que ce dernier devait nommer les comtes non pas parmi sa propre suite, mais parmi les grands propriétaires terriens locaux. Avec le développement du Moyen Âge, les comtes sont devenus de moins en moins des fonctionnaires et de plus en plus des seigneurs. Il faut se rappeler que la grande migration des peuples n'a pas été un renouvellement d'une civilisation vieillissante avec des mœurs pures et proches de la nature, ni une implantation de masses paysannes germaniques parmi les semi-esclaves romains, mais a constitué le remplacement de l'aristocratie romaine, fondée sur l'éducation, la bureaucratie et la richesse, par une fine couche d'une nouvelle aristocratie germanique totalement analphabète, uniquement liée aux affaires militaires. Aucun recensement ni contrôle n'était possible pour l'administration médiévale analphabète. Les comtes sont devenus héritaires non seulement parce qu'ils pouvaient l'obtenir, mais aussi parce qu'un comte nommé temporairement et sans contrôle était sans aucun doute motivé uniquement par l'enrichissement rapide, tandis qu'un comte voyant son comté comme un héritage s'en préoccupait plus, défendait ses intérêts et pouvait répondre à l'appel du roi avec des guerriers mieux et plus régulièrement équipés.

Vassalité et système féodal. Les succès des grands propriétaires terriens dans le royaume des Francs étaient liés au fait qu'ils se sont procurés des soldats « privés ». Cette forme s'est rapidement répandue universellement. Voilà ce qu'est la vassalité. Un vassal est une personne qui reconnaît sa dépendance, sa soumission à une autre personne — le seigneur. Le vassal prêtait au seigneur un serment de fidélité, qui avait un caractère personnel. Un grand vassal, à son tour, était seigneur pour les personnes qui reconnaissaient leur dépendance à son égard — des vassaux de rang inférieur. C'est une division du pouvoir suprême en plusieurs niveaux, dont chacun est dans une certaine mesure autonome et agit selon sa propre volonté pour des objectifs d'État, et non sous le contrôle du centre, et constitue une caractéristique de l'époque féodale. Une hiérarchie de la propriété foncière se crée.

Conserver un combattant qualifié et maintenir la bravoure militaire contre la corruption dans le royaume des Francs a été possible grâce à une combinaison de vassalité et du système féodal. Le système féodal consiste en ce que le vassal reçoit de l'État ou du seigneur l'usage à vie d'un morceau de terre et s'engage à se présenter avec des armes sur appel, en amenant avec lui, selon la taille de la terre, un certain nombre de guerriers («hommes et cavaliers et armés»). Le système féodal d'organisation des forces armées répond largement aux conditions de l'économie de subsistance, lorsque l'État peut payer principalement par des concessions foncières. Vers 2100 avant notre ère, le fondateur de l'Empire babylonien, Hammurabi, ce Charlemagne de l'Antiquité, a réglementé en détail le système féodal, et sa législation nous est parvenue.

L'absence de protection de l'État poussait les paysans à se soumettre au servage ; mais même les propriétaires terriens libres ne se sentaient pas en sécurité sans appui et cherchaient les puissants du monde, auxquels ils se proposaient comme vassaux, préférant transformer leur domaine en fief, c'est-à-dire en remettant leur terre au seigneur pour la recevoir ensuite en retour, parfois avec un ajout, comme fief hérititaire. Devenu vassal, l'ancien propriétaire terrien libre devait désormais à son seigneur un service militaire, prêter serment de fidélité, et en cas de violation du serment perdre le droit sur sa propriété ; mais dans d'autres cas, il bénéficiait de la protection de son seigneur. Au IX^e siècle, « militaire »

devint synonyme de « vassal ». Il existe un édit de 847 qui obligeait chaque libre à avoir un seigneur.

Disparition de l'appel des masses. Les rois énergiques comprenaient que, avec le développement de la force armée fondée sur le système féodal, le pouvoir central était voué au déclin, et c'est pourquoi, tout en s'appuyant sur la milice féodale, ils ne renonçaient pas à l'ancien ordre de convocation aux armes de tous les hommes libres.

Deux systèmes de levée coexistaient simultanément : l'ancien, par lequel le roi faisait appel à tous les hommes libres via ses comtes, et le nouveau, où le roi convoquait leurs vassaux par l'intermédiaire des seigneurs.

Cependant, le principe du service militaire obligatoire général, existant chez les Romains, avec un recensement précis de toute la population, et mis en œuvre par les Germains dans des conditions patriarcales, avec l'existence d'un mode de vie clanique, au Moyen Âge, qui ne connaissait ni l'écriture, ni la statistique ni les recensements, ne pouvait être qu'une simple déclaration sur papier.

Le Moyen Âge semi-alphabétisé ne pouvait pas utiliser une répartition des impôts et des obligations strictement établie par des lois et des statuts, et n'en ressentait pas le besoin. Le contrôle n'est possible qu'à l'égard d'une force militaire régulière, où l'on peut inspecter la présence d'hommes, les provisions et le degré de formation et d'assimilation des règlements. Au Moyen Âge, lorsque la question concernait principalement non pas le nombre, mais la qualification de combattants individuels irréguliers, le seul contrôle possible de la préparation était l'expédition militaire. Ce n'était pas la contrainte, mais le désir volontaire qui constituait l'impulsion principale de la préparation militaire au Moyen Âge. Ainsi, l'affaire militaire ne pouvait exister qu'entre des mains seigneuriales. Comme l'importance politique de chaque duc et comte dépendait de la façon dont sa suite armée était évaluée lors de l'expédition, c'est son désir volontaire de ne pas céder aux voisins qui était le principal moteur. La loi jouait un rôle secondaire et régissait principalement les obligations militaires des vassaux étrangers, prenant dans ce cas souvent le caractère d'un contrat de location. Le service militaire de toute la population se transformait en fiction ; si l'on s'y accrochait encore et confirmait les levées, c'était seulement parce que ces convocations en réalité irréalisables constituaient un impôt déguisé, car elles plaçaient la population sous la dépendance des comtes et l'obligeaient à se racheter.

De tels appels à la conscription dans une économie de subsistance au Moyen Âge étaient vains, notamment parce que le système de ravitaillement en magasins utilisé par les Romains ne pouvait pas être restauré. Les impôts n'arrivaient pas dans la caisse de l'État, l'État ne pouvait pas assumer l'obligation de nourrir les appelés dans l'armée ; chacun devait se présenter au service avec sa propre nourriture. Les voies fluviales, qui jouaient un rôle si important à Rome pour le recueil des provisions, n'avaient pas, au Moyen Âge, le caractère de lignes de communication, car l'organisation nécessaire pour les utiliser faisait défaut.

L'équipement pour la campagne. Lors de la conquête de la Saxe par Charlemagne, les provisions pour l'armée n'étaient pas concentrées, ne serait-ce qu'aux passages du Rhin : chaque guerrier, ou groupe de guerriers, était tenu de se présenter au point de rassemblement aux frontières du théâtre de guerre avec une réserve de nourriture pour trois mois ; car en route, il était permis d'utiliser seulement du bois et du fourrage vert, et pour le guerrier venant des rives de la Loire, il fallait parcourir plus de 700 kilomètres, donc il fallait partir avec une réserve de nourriture pour quatre mois, chargée sur des charrettes et convoyée sous forme de troupeaux de bétail ; un féodal mobilisé pouvait acheter de la nourriture uniquement avec un signe monétaire fourni par ses paysans, qui, dans l'économie naturelle, n'avaient pas d'argent. L'opération ne pouvait durer que peu de temps, car il fallait conserver la réserve de nourriture pour le chemin du retour. La guerre a pris un caractère intermittent. Si, en 33 ans (772-804), Charlemagne parvint néanmoins à réussir la conquête de la Saxe – une tâche devant laquelle Rome avait reculé, concentrant une armée huit fois plus nombreuse – c'est

principalement parce que l'adversaire n'était plus le même. Le mode de vie clanique saxon s'était également déjà décomposé.

Chaque guerrier avait besoin d'un serviteur ; pour deux guerriers, il fallait au moins un chariot pour deux ou quatre ; derrière une armée de 6 000 hommes, il s'étendait déjà sur plusieurs dizaines de verstes un convoi de 3 à 4 000 chariots et de milliers de têtes de bétail. Une armée qui avancerait sur une seule route et compterait plus de 10 000 combattants ne pourrait tout simplement pas exister.

Il est naturel que les masses du peuple, autrefois appelées au service militaire, s'en soient éloignées, et ce n'était que dans de rares cas, pour repousser une invasion barbare, qu'une milice générale était rassemblée ; mais celle-ci devenait elle aussi un vestige du passé. La classe militaire devenait une petite partie du peuple, et plus cette partie était réduite, plus elle recevait un noyau professionnel solide.

Un guerrier qualifié du Moyen Âge avait besoin d'équipements métalliques coûteux et de haute qualité, ainsi que d'un cheval de grande taille et cher capable de porter un cavalier entièrement armé. L'équipement et le cheval d'un guerrier étaient évalués au IX^e siècle à la valeur de 45 vaches. Si l'on tient également compte de la nécessité d'équiper un serviteur monté, d'acquérir une charrette jumelée avec son attelage et de la charger de provisions, il s'avère que le coût de l'équipement d'un combattant pour une campagne équivaleait à la valeur de tout le bétail d'un village entier. À l'époque des grandes migrations des peuples, le guerrier avançait toujours vers le butin, sans se retourner. Au Moyen Âge, le guerrier est devenu sédentaire, et le butin passait au second plan par rapport au lourd fardeau que représentait l'équipement d'une campagne. Ce fardeau était évidemment insurmontable pour un individu vivant de son propre travail. Il ne pouvait y avoir que peu de guerriers. Toutes les raisons combinées, pendant la période allant du IV^e au IX^e siècle, ont conduit à une transition progressive de l'appel de tout le peuple aux armes vers l'appel réservé aux seuls vassaux.

Préalables sociaux et tactiques de la chevalerie. Les compagnons des rois germaniques, nommés par les comtes, c'est-à-dire les gouverneurs, et leurs assistants — organes du nouveau pouvoir gouvernemental barbare, sont rapidement devenus de grands propriétaires terriens et ont jeté les bases d'une nouvelle classe dominante, qui continuait à s'enrichir de guerriers exceptionnels. Au IX^e siècle, le système militaire féodal s'était définitivement constitué ; la distinction entre les guerriers conquérants et les indigènes, entre les libres et les non-libres s'était estompée, et la société commença à se cristalliser. Le guerrier professionnel et héréditaire, propriétaire d'un fief, vassal, se distinguait de plus en plus clairement des non-guerriers formant la masse de la population. Au XII^e siècle, la classe chevaleresque dominante s'était définitivement formée ; jusque-là, elle avait un caractère ouvert — tout chevalier pouvait, d'un coup d'épée, adoubre n'importe quel guerrier comme chevalier, mais à partir de ce moment, il devient obligatoire que la personne adoubée soit issue de parents chevaliers ; la dignité chevaleresque prend un sens étroit et séparé ; ce qui était auparavant compris sous la chevalerie se divise désormais en chevaliers proprement dits et sergents, *knechts*, serviteurs armés.

L'apparition de cette séparation dans la caste militaire entre les chevaliers et les non-chevaliers avait des bases à la fois dans la tactique et dans la structure générale du Moyen Âge. L'armée devait avoir un squelette. Le pouvoir étatique médiéval ne pouvait pas fournir d'éducation militaire, et cette dernière restait exclusivement un privilège de la famille et de la classe. La filière des armes devenait héréditaire, la naissance déterminait la filière des armes. En l'absence d'unités tactiques, le succès d'un affrontement dépendait exclusivement de la compétence des guerriers individuels ; seuls les efforts combinés de la famille et de la classe pouvaient préserver un guerrier qualifié. L'apprentissage avait un caractère purement individuel ! Les seuls centres de formation étaient les cours principales. La position sociale et la conscience de classe imposaient au chevalier des exigences importantes, l'éduquaient dans une certaine morale et développaient en lui jusqu'à l'extrême le goût de la gloire. Un chevalier

lâche ou faible était, avant tout, un traître à sa classe. Les fils des féodaux inaptes à une carrière militaire étaient dirigés vers l'état ecclésiastique. Une idéologie chevaleresque particulière s'est formée et a trouvé son expression dans les sagas et les chansons, avec un idéal chevaleresque du beau, un appel à l'autodiscipline du chevalier, et une indication de sa haute responsabilité : être un serviteur des idées éternelles représentées par l'Église ; le chevalier devait se distinguer des simples mortels par un comportement raffiné — il aspirait aux manières de cour ; l'écrivain médiéval, décrivant ce qu'un chevalier devait savoir, demandait qu'il sache servir les plats et comment se comporter à table. La chevalerie, lors des guerres incessantes, s'exerçait à la maîtrise des armes, et en période de paix, elle s'entraînait lors des tournois. Les tournois sont nés en France ; au début, les chevaliers y montraient leur habileté à l'équitation, puis les tournois se transformèrent en duels ou combats collectifs avec des lances émoussées ; parfois, avec un armement lourd, les tournois se déroulaient également avec des armes pointues. En vain l'Église s'efforçait d'interdire ces exercices très dangereux (Concile de Reims, 1131) ; la mode s'est propagée de la France à tout l'Occident.

Une autre raison ayant conduit à l'émergence de la classe chevaleresque réside dans la complexité croissante de l'équipement des chevaliers. Jusqu'au IX^e siècle, les guerriers étaient exclusivement montés, disposant d'un armement de protection efficace mais pas trop lourd, et combattaient à la fois à cheval et à pied ; il n'existe qu'un seul type d'arme pour accomplir toutes les tâches militaires. Cependant, à partir de ce moment, avec chaque siècle du Moyen Âge, l'équipement des chevaliers devenait de plus en plus lourd. Dès le XII^e siècle, non seulement les cavaliers, mais aussi les chevaux étaient protégés par des armures. Le chevalier en campagne devenait dépendant, nécessitant plusieurs chevaux et des serviteurs armés. L'importance des armes de jet devint évidente. Le chevalier avait besoin d'archers pour le protéger contre les tireurs ennemis ; apparurent alors les archers et les hallebardiers à pied, les écuyers, les pages, et après l'expérience des Croisades — des archers montés, à l'exemple des peuples orientaux. Pour assister les chevaliers, de nouvelles catégories d'armes virent le jour.

Lance. Les types d'armes peuvent se regrouper selon les spécialités, mais cela nécessite des unités tactiques, ou bien ils peuvent se concentrer autour de l'arme principale, formant le squelette de l'armée. Au Moyen Âge, en raison de l'incapacité totale à créer des unités tactiques, tous les types d'armes se regroupaient autour de l'arme principale — les lourds cavaliers armés, formant ce qu'on appelle la lance. La lance se composait d'un chevalier, d'un écuyer, d'archers et de tireurs à pied, d'un piquier — généralement de 4 à 7 personnes. L'entourage du chevalier, formant avec lui la lance, avait une importance nettement secondaire. 100 cavaliers (chevaliers) équivalent à 1000 fantassins — affirmait-on habituellement au Moyen Âge. Jusqu'au XII^e siècle, cet entourage chevaleresque était non combattant et ne pouvait être utilisé que pour le forgeage et la garde. Par la suite, il commença à prendre davantage d'importance. Il ne faut pas oublier que le chevalier lui-même représentait l'entourage de quelqu'un, et que le seigneur conservait le droit, pour une tâche militaire donnée, de regrouper différents éléments des lances de ses vassaux.

La formation de la lance a tracé une frontière entre les chevaliers, qui se tenaient à la tête de la lance, et les autres éléments militaires, qui ont reçu une fonction auxiliaire. Les types d'armes auxiliaires avaient leurs propres racines sociales particulières ; il s'agissait de guerriers professionnels moins chanceux et âgés, qui n'avaient pas atteint la chevalerie, de pages, de candidats à la chevalerie, de maréchaux. Lors des croisades, en raison de la perte de chevaux en Syrie, de nombreux guerriers à cheval sont devenus des fantassins et, ne maîtrisant pas l'arc, sont restés des porte-lances.

Le rôle des fantassins munis de lances s'est imposé, et en Occident aussi, un élément — les citadins — a souvent aidé les chevaliers en tant que fantassins munis de lances.

Le titre de chevalier, surtout dans les régions plus riches, n'attirait pas tout le monde. Baudouin de Flandre jugea nécessaire en 1200 de commencer à lutter contre l'évasion du titre

de chevalier et publia un décret — les fils de chevaliers, n'ayant pas atteint le titre de chevalier avant 25 ans, devaient être considérés par la loi comme appartenant à la classe paysanne. En France et en Angleterre, des amendes étaient également instituées pour l'évasion du titre de chevalier.

Bien sûr, il existait — tant sur le plan militaire et technique que sur celui social — des étapes intermédiaires vers la chevalerie : il y avait des chevaliers appauvris qui servaient avec l'armement d'autrui, il y avait des non-chevaliers en armure lourde, ainsi que des pages et écuyers de naissance noble, se préparant à devenir eux-mêmes chevaliers. Plus la division sociale devenait stricte aux XIII^e et XIV^e siècles, plus le pourcentage de véritables chevaliers au sommet diminuait et plus il y avait de lances, plus il y avait de *knechts* en armure lourde, de sergents.

En 747, le pape Zacharie, dans une lettre au maire du palais Pépin, exprimait encore l'idée que les laïcs et les guerriers devaient protéger le pays, tandis que le clergé devait donner des conseils et prier. Mais au début du IX^e siècle, les affaires militaires étaient déjà devenues le privilège d'une caste, les masses populaires étaient tellement écartées des affaires militaires et la chevalerie occupait dans la caste militaire une position si dominante, qu'une formule s'était établie : « le peuple doit travailler, les chevaliers combattre, le clergé prier ». Cette formule est restée valable pendant sept siècles, avec la persistance des conditions de la société féodale.

Discipline médiévale. Au Moyen Âge, il existait un certain ordre, une hiérarchie, une subordination, et l'obéissance aux ordres, mais la discipline au sens romain et moderne de ce mot, en tant qu'éducation à l'habitude de l'obéissance inconditionnelle, liée à la notion de pouvoir disciplinaire qui soumet et dompte les élans volontaires et les aspirations égoïstes, n'existe pas, et une telle discipline était tout à fait étrangère au Moyen Âge. Le système féodal est lié à un sentiment d'indépendance, à la réticence des barons, se considérant dans leurs domaines comme des seigneurs, à plier leur volonté devant une autorité supérieure. Le fils s'oppose au père, le duc au roi, le comte au duc. Au lieu de sanctions disciplinaires modernes, rapides, inévitables et sévères, allant jusqu'à l'exécution sur place pour désobéissance sur le champ de bataille, le Moyen Âge ne connaît qu'un seul moyen : retirer le fief à un vassal récalcitrant. La mise en œuvre de cette punition était très complexe, menant souvent à la guerre civile, à des coalitions de vassaux contre le seigneur et n'inspirait pas une peur suffisamment dissuasive chez les subordonnés. L'écho de cette anarchie militaire médiévale se retrouve dans le vers de Schiller : « seul le soldat est un homme libre ». Le Moyen Âge ne connaît pas de meilleur moyen pour établir et maintenir la discipline que l'instruction en ordre de bataille. Les serviteurs étaient parfois frappés avec des bâtons pour rétablir l'ordre, mais il s'agissait de discipline domestique et non militaire. La question la plus difficile de la discipline — la domination du chef militaire sur les chefs subordonnés —, le Moyen Âge était totalement incapable de la résoudre. Le pouvoir du souverain médiéval sur les grands vassaux était beaucoup trop faible.

Pour le Moyen Âge, est caractéristique le code militaire de l'empereur Frédéric Barberousse (1158 !), qui ne contient presque aucune directive régulant les relations entre supérieurs et subordonnés, visant uniquement à organiser les interactions entre égaux. Le code interdit, lors des combats, d'appeler ses camarades à l'aide par un cri de guerre, recommande de disperser les combattants, de mettre une armure mais de saisir des bâtons au lieu des épées, interdit d'emmener des femmes en campagne sous peine de confiscation des armes et de coupure du nez des femmes, précise exactement à qui revient le gibier tué à la chasse, exige que celui qui trouve un tonneau de vin et en utilise une partie ne laisse pas le tonneau s'épuiser afin que les autres en bénéficient aussi, et ainsi de suite.

Ordres chevaleresques. La discipline atteignait un certain sommet dans les ordres chevaleresques à l'époque de leur prospérité, lorsqu'ils correspondaient en partie à leur intention — créer un guerrier lumineux, vivant dans la rigueur monastique et soumis à ses supérieurs, prononçant ses voeux et se consacrant à la lutte contre les infidèles. Pour le

chevalier – templier, afin de protéger ses précieux chevaux lourds, il était interdit de galoper en dehors du combat sans une permission spéciale du supérieur. Le templier, pour s'habituer au poids de son haubert, devait le porter tous les jours ; si l'on constatait qu'il quittait sa chambre sans celui-ci pour se livrer aux plaisirs, il perdait, lors du repas commun, le droit de revêtir le manteau blanc de l'ordre et devait s'asseoir par terre, sans chaise. La règle de l'ordre prévoyait également la punition par l'emprisonnement au cachot et l'expulsion de l'ordre. Mais même là, la discipline n'atteignait pas un niveau suffisant pour permettre la commandement au combat. Il existait des signaux par son de cloche, mais ils n'étaient utilisés que pour indiquer les moments de la vie du camp. Le templier ne pouvait s'éloigner du camp sans permission à une distance où le son de la cloche ne serait plus audible. Les instructions tactiques se limitaient au fait que, avant le choc, le templier n'avait pas le droit de quitter sa place dans les rangs ni de se précipiter à l'attaque sans ordre (ce que d'autres chevaliers faisaient souvent immédiatement à l'arrivée sur le champ de bataille, empêchant la formation d'un ordre de bataille et dissipant le choc général en une série de combats individuels). Le chef de l'unité des templiers devait affecter 5 à 10 chevaliers pour protéger son étendard (et par précaution, aussi celui du repli) ; les autres, s'approchant de l'ennemi, sans provoquer de choc général, engageaient le combat individuel et devaient le continuer sans quitter le champ de bataille tant que l'étendard continuait de flotter. Dans le cas de la chute de l'étendard, la question de la poursuite du combat pouvait être décidée individuellement par chaque templier, mais la règle de l'ordre lui prescrivait, dans la mesure du possible, de se joindre à une autre unité engagée dans le combat, où l'étendard continuait de flotter.

La masse de la chevalerie ne connaissait qu'un seul ordre disciplinaire : l'interdiction du pillage tant que l'ennemi continuait à résister. La discipline au Moyen Âge passait au second plan, car elle entravait la pleine expression de la personnalité, sur laquelle reposait justement la capacité de combat médiévale : tout était basé sur un sens de l'honneur fortement développé ; au combat, chacun cherchait à se démarquer ; toute mesure disciplinaire dans cette compétition n'aurait été qu'un obstacle.

Tactique. Avec une telle discipline, le combat n'était qu'une multiplicité d'affrontements individuels. Il n'y avait pas véritablement de formation de combat. Pour se rapprocher de l'ennemi, on se rangeait généralement en colonne. 300 à 400 cavaliers se plaçaient par 11 à 14 hommes en ligne ; aux XIVe et XVe siècles, il était courant de disposer la tête de la colonne en coin (1, 3, 5, etc. cavaliers par ligne) pour faciliter sa conduite. Cette colonne, sans aucun ordre et sans commandement, se déployait des deux côtés pour le combat individuel. Normalement, au combat, les chevaliers opéraient en une seule ligne avec des intervalles entre eux (« le chevalier ne doit pas servir de bouclier à un autre chevalier »). Une armée importante arrivait en plusieurs colonnes, qui étaient très souvent engagées au combat par vagues successives. Pendant les croisades, cette forme par vagues s'expliquait par la nécessité de commencer l'attaque le plus rapidement possible, car en Orient, l'ennemi consistait principalement en archers montés, et tout retard lui permettait de développer plus amplement la bataille de tir. Dans les combats entre armées de chevaliers en Occident, la séquence d'engagement s'explique surtout par le manque de discipline et l'impatience des chevaliers.

Les chevaliers, pour former leur lance, préféraient se déployer à l'avance ; au pas lent, se maintenant relativement alignés dans leur rare formation, ils allaient à l'attaque. Plus il y avait de fantassins lourdement armés en tête des lances (XVe siècle), plus se manifestait la volonté d'attaquer avec une masse dense, en ligne continue et même en colonne, retardant son déploiement jusqu'au dernier moment ! Dans ce cas, la participation des membres à pied de la lance était exclue, et ils se regroupaient alors en détachements spéciaux.

Les archers montés à l'Ouest n'étaient qu'une imitation des peuples des steppes orientales et n'avaient pas d'importance particulière au combat. Les archers à pied sont dangereux seulement à quelques dizaines de pas; mais pour éviter la rencontre au milieu des

attaques des chevaliers, ils envoyoyaient une ou deux flèches à distance et se précipitaient pour se cacher derrière leurs chevaliers — ainsi, le combat de projectiles n'existant que pendant un court moment et à distance, et les chevaliers n'y prêtaient pas attention.

L'idéal du combat chevaleresque était « La Kère » — le passage d'un chevalier à travers la ligne ennemie, le retour en arrière et un nouveau passage avec des combats secondaires en chemin.

Les historiens médiévaux, dans leurs descriptions des combats, faisaient preuve de très peu de jugement critique et de beaucoup d'imagination ; ils valorisaient fortement les fragments de raisonnements tactiques des Romains et des Grecs qui leur étaient parvenus et, en rédigeant leurs chroniques en latin, déformaient souvent les faits pour les adapter à une théorie qui leur était étrangère. Par conséquent, les récits des batailles médiévales présentent souvent des combinaisons tactiques ingénieuses. En réalité, les rois et ducs médiévaux, à la tête de leurs armées, n'étaient pas des stratèges, mais seulement les premiers chevaliers de leurs armées, et aucune gestion complexe n'était à leur portée.

Il ne pouvait pratiquement pas y avoir de réserve ; parfois, une unité des chevaliers restait en arrière comme soutien pour renforcer un secteur du front où l'ennemi avait du succès, en général pour faire face à un événement défavorable. L'importance de la réserve réside essentiellement dans le fait qu'elle est tenue à l'écart de l'influence du combat et conserve ainsi un ordre qui devient décisif lorsque les autres unités sont désorganisées au front et perdent leur structure. Mais comme l'ordre n'était généralement pas apprécié au Moyen Âge, la réserve ne pouvait donc pas avoir d'importance non plus.

Une conscience de classe fortement développée chez les chevaliers les poussait à voir en l'adversaire un membre de leur propre corporation, un compagnon. Cela conduisait à épargner l'ennemi. Les combats entre chevaliers étaient peu meurtriers. Les armures de l'adversaire représentaient un butin précieux, mais le chevalier prisonnier était également très estimé, car il pouvait rapporter une bonne rançon. Tout cela conduisait à une dégradation de la conscience militaire. Il n'était pas rare que dans des affrontements, pour un tué, il y ait 50 chevaliers prisonniers. Le pourcentage de tués augmenta brusquement lorsque l'infanterie apparut sur les champs de bataille. Les plaintes des chevaliers autrichiens à propos des Suisses nous semblent tristes, ces derniers ne prenant pas de prisonniers mais tuant.

Stratégie. L'art stratégique du Moyen Âge ne dépassait pas l'art tactique. Le chef militaire médiéval n'était avant tout ni stratège, ni tacticien, mais un grand homme politique, capable d'influencer les féodaux, de rassembler, de lier et de maintenir sous ses bannières une armée féodale, et lui-même, armé, de montrer l'exemple à ses vassaux. La question principale — engager le combat contre l'ennemi ou l'éviter — était décidée par le chef médiéval non pas de manière autonome, mais sous la pression de l'opinion de la milice féodale. Même les victoires éclatantes avaient souvent des résultats négligeables, car les poursuites étaient très rares et l'armée victorieuse se dispersait simplement chez elle, laissant l'histoire suivre son cours.

En 8 ans, César avait conquis toute la Gaule relativement densément peuplée et belliqueuse, tandis que l'ordre teutonique, avec le soutien de l'Europe occidentale, mit 53 ans pour soumettre la Prusse orientale beaucoup plus petite, pauvre et déserte. La défense l'emportait sur l'attaque. Il fallait plusieurs mois pour prendre les murs d'une petite ville ou d'un château, quand il se défendait farouchement. Les villes étaient assiégées non pas par l'assaut, mais par l'épuisement, en les entourant de petits postes, dont les garnisons empêchaient l'approvisionnement de la ville.

L'art stratégique était particulièrement faible à l'époque des croisades. L'objectif mystique poursuivi par la politique — la conquête de Jérusalem et la création d'un îlot chrétien féodal au milieu de la mer musulmane environnante — excluait la possibilité d'une stratégie rationnelle. La troisième croisade, dirigée par l'empereur Frédéric Ier Barberousse, le roi anglais Richard Cœur de Lion et le roi français Philippe Auguste (1189-1192), n'était

cependant plus un simple pèlerinage. L'obligation établie par Charlemagne selon laquelle le vassal devait servir trois mois par an, sans compter le temps de trajet jusqu'au point de rassemblement, subsista longtemps uniquement en Allemagne. La monarchie affaiblie de France dut accepter de réduire le service des vassaux à leurs frais à 40 jours par an ; le propriétaire d'un fief incomplet servait alors proportionnellement moins (demi-fief : 20 jours, quart de fief : 10 jours). Pour un séjour plus long si la monarchie parvenait à contraindre les féodaux, elle devait prendre en charge les frais de subsistance et payer un salaire. C'est ici que se fit la transition progressive du système féodal vers le mercenariat. Indubitablement, sous cette formulation mystique se cachait un objectif plus concret : rétablir la route commerciale vers l'Est et en écarter les Sarrasins et les Turcs. Du moins, à ce niveau, se situent les résultats concrets des croisades — l'épanouissement de Venise, etc. Cependant, si cet objectif réel avait été clairement reconnu par les chefs militaires, nous aurions vu le chemin vers lui découpé en étapes avec la prise progressive de positions importantes pour le commerce dans la partie orientale de la Méditerranée. Nous observons, entre-temps, de tels phénomènes seulement dans les croisades les plus tardives. La première moitié conserve un caractère net d'intervention, d'ingérence dans les affaires des autres, de rétablissement de l'ordre dans la maison d'autrui. Au Moyen Âge, il en allait de même avec un militaire ayant les armes à la main ; comme ses prédecesseurs, il était organisé par le pouvoir étatique, avec la mise en place d'un impôt dans l'empire, le recrutement de guerriers pouvant subvenir à leurs besoins pendant une campagne de deux ans, et l'organisation du ravitaillement depuis les pays traversés. Et pourtant, cette expédition la mieux organisée restait une entreprise irrationnelle, une passion irréfléchie. L'énergie de l'Occident, dépensée pendant plus de deux siècles dans les expéditions en Palestine, aurait pu être utilisée beaucoup plus efficacement. Frédéric Barberousse, contraint de traverser le pays des Turcs seldjoukides, Iconium, où le sultan était prêt à lui être favorable, mais où les fils du sultan prirent le pouvoir et accueillirent les croisés les armes à la main, battit les Seldjoukides et capture leur ville principale, mais cette victoire ne conduisit qu'à ce qu'il reste dans la capitale conquise pendant cinq jours et poursuive son pèlerinage à Jérusalem. Dans ces conditions, le sillage de l'armée croisée se perdait comme un navire en mer, les musulmans retournaient à leurs positions et les éléments locaux sur lesquels les croisés pourraient compter — Arméniens et autres — craignaient de se compromettre auprès des musulmans en collaborant avec les croisés.

La chevalerie représentait avant tout une caste ; ce n'était pas un type d'arme, mais l'ossature de l'armée féodale. La chevalerie n'était pas la source à partir de laquelle la cavalerie moderne s'est développée. Néanmoins, les historiens de la cavalerie, à commencer par Denison, considèrent les chevaliers comme leurs ancêtres et idéalisent les chevaliers comme les protecteurs des pauvres et des faibles. En réalité, les mœurs étaient beaucoup plus rudes. Un guerrier sans travail et sans discipline se transforme facilement en bandit. Au Moyen Âge, une partie importante de la chevalerie, s'appuyant sur ses châteaux fortifiés, se livrait au brigandage et à l'arbitraire. Des expéditions entières étaient entreprises contre les chevaliers-brigands ; lors des sièges des châteaux de brigands, la milice de la population locale venait avec enthousiasme pour accomplir les travaux de siège. Le pouvoir royal faible ne pouvait pas en France pacifier les exploits de banditisme des chevaliers — l'Église est venue à l'aide en proclamant la « Paix de Dieu » du jeudi soir au lundi matin, intervalle de temps durant lequel les chevaliers ne devaient-ils pas utiliser les armes. Frédéric Barberousse, en 1186, a établi l'obligation pour quiconque entamait une guerre avec son voisin de l'annoncer trois jours à l'avance. Mais tout cela n'était que des palliatifs contre l'autonomie chevaleresque, ne garantissant rien aux citoyens honnêtes. La paix intérieure éternelle a été proclamée à plusieurs reprises au Moyen Âge; cependant, ce n'est que grâce au développement du capitalisme que l'on a pu mettre fin aux pillages des chevaliers, en abandonnant le Moyen Âge et le féodalisme et en les remplaçant par des formes d'exploitation plus sophistiquées.

Villes. Au XI^e siècle, dans les États féodaux de l'Europe occidentale, une nouvelle force croissante commençait à se manifester — les villes. Les institutions féodales reliaient dans un système structuré les classes liées à la propriété foncière. Le représentant des biens mobiliers était le marché urbain, le bazar, où la circulation monétaire était conservée et développée. La ville de l'Europe occidentale avait très souvent à l'origine un marché pour centre. Les représentants du capital mobile, les bourgeois urbains, prenaient rapidement conscience de leurs intérêts communs, et le premier bien collectif des citadins était les murailles de la ville, qui assuraient à la ville une certaine indépendance vis-à-vis de l'autorité féodale ; dans leurs quartiers médiévaux étroits, les citadins se coagulaient en une seule corporation politique, et s'y développait un sentiment de patriotisme local et de fierté. Les villes du nord de l'Italie, avec Milan à leur tête, se développèrent particulièrement tôt et fortement sur un terrain antique ancien. Au cours de la seconde moitié du XII^e siècle et du début du XIII^e siècle, les villes italiennes menèrent une lutte tenace contre les Hohenstaufen. Les villes allemandes se développèrent également sur les ruines des colonies romaines ou à proximité des cours des riches seigneurs ecclésiastiques et laïques, qui représentaient un marché de consommation pratique ; ensuite, elles entraient parfois en lutte avec eux et même s'unissaient entre elles en puissantes ligues — rhénane, souabe, hanséatique.

L'énergie politique la plus grande était manifestée par les républicains des villes italiennes, mais néanmoins, même pour eux, il n'était pas possible, dans les conditions du Moyen Âge, de créer une infanterie soudée, à l'image de l'Antiquité, en une seule entité tactique. La force principale des petits États antiques ne résidait pas dans les combattants fournis directement par les citoyens, mais dans les paysans, les pêcheurs et les mineurs de charbon de leur région,. Tout cela, dans la Grèce ou la Rome antiques, était solidement lié politiquement à la ville et vivait en fonction d'intérêts communs. Au Moyen Âge, bien que les villes parvenaient à exercer un pouvoir étatique sur des régions rurales assez importantes, un profond fossé économique et politique séparait toutefois les intérêts de la population urbaine et rurale, et les tentatives de créer une force armée urbaine à partir des éléments paysans ne pouvaient pas réussir.

En outre, le système féodal s'immisçait de manière autoritaire dans la vie des villes. Le commandant des forces armées de la ville était presque toujours un chevalier. L'élévation rapide des villes italiennes s'explique en grande partie par le fait que les propriétaires terriens italiens — les chevaliers — vivaient en grand nombre non pas dans leurs domaines, mais dans les villes. Un type particulier de semi-chevalier, semi-marchand, s'était ainsi créé. Lorsque, au XII^e siècle, des interdictions furent établies pour ne pas adouber comme chevaliers des personnes d'origine paysanne ou non noble, ces interdictions ne s'appliquaient pas aux citoyens. Dans les forces armées urbaines, le noyau principal était constitué par les citoyens les plus fortunés, qui participaient aux campagnes montés et équipés en chevaliers. Les chevaliers allemands, venus en Italie avec les Hohenstaufen, considéraient leurs adversaires — les chevaliers urbains italiens — comme des cordonniers et des tailleurs déguisés dans une tenue étrangère à leurs yeux. Mais il en était de même en Allemagne. En 1363, Strasbourg aligna 81 lances de ces pseudo-chevaliers : les corporations — 21, les négociants en vin — 4, les armateurs — 5, les commerçants — 4, etc. Le désir de la ville, imposé par la situation, de copier les armées féodales, neutralisait les tentatives de constituer une infanterie forte et cohérente. En 1176, lorsque lors de la bataille de Legnano, la milice milanaise battit Frédéric Barberousse, l'infanterie urbaine sembla jouer un certain rôle et montra une certaine cohésion, mais dans l'ensemble, la vie urbaine ne favorisait pas la création d'une force armée.

La cohésion et la combativité manquantes des citadins étaient compensées par une large propagande religieuse parmi les troupes urbaines. La bannière de l'infanterie urbaine en Italie était fixée sur un haut mât attaché à un lourd char attelé de six boeufs. Sur le char était également placée une coupe contenant les dons sacrés. Sur ce char se tenait aussi un prêtre-prédicateur, exhortant les fantassins, en cas de perte de formation, à ne pas se disperser, mais

à se regrouper autour de leur « *carroccio* » pour vaincre ou mourir avec leur sainte bannière. Les blessés et les mourants étaient également traînés jusqu'au « *carroccio* » et y recevaient la communion. La bannière du *carroccio*, se déplaçant lentement derrière l'infanterie en progression, était visible de loin et constituait un centre d'unité pour ceux qui l'entouraient.

Obstacles à la croissance de la force des milices urbaines. Le développement sérieux des milices urbaines en Italie et en Allemagne à partir du milieu du XIII^e siècle s'est arrêté en raison du recours généralisé des villes aux mercenaires, des éléments militaires étrangers aux villes. Les villes allemandes cherchaient à se garantir des relations contractuelles avec des chevaliers vivant à proximité. À quel point les citadins étaient peu guerriers et à quel point les chevaliers étaient cotés, cela se voit dans le texte de ces contrats : la grande ville de Cologne, en 1263, a conclu un accord avec le comte Adolf von Berg : ce dernier devenait citoyen de Cologne et s'engageait à venir en aide à la ville avec 9 chevaliers et 15 hommes armés, montés sur des chevaux cuirassés. La ville payait pour cela une subvention quotidienne au comte de 5 marks et s'engageait de son côté à aider le comte de Berg avec 25 citoyens nobles armés et montés sur des chevaux cuirassés. La grande ville est entrée dans cet accord politique pour seulement 24 à 25 personnes ; 25 combattants montés étaient déjà considérés comme une force sérieuse.

En France, l'organisation de la milice urbaine s'est développée à l'initiative du pouvoir royal, cherchant des appuis dans les villes contre les tendances centrifuges des grands vassaux. Louis VI, en 1137, en définissant l'organisation de l'administration municipale, a également établi la réglementation de la milice urbaine, précisée par la suite par Philippe Auguste. Chaque ville, en fonction de sa richesse et de son nombre d'habitants, devait fournir un certain nombre de soldats à pied et à cheval, regroupés par paroisses en compagnies et envoyés en campagne sous le commandement du maire ou des anciens de la ville. Bien sûr, la milice urbaine française a été vivement attaquée par les féodaux, et même les rois adhéraient parfois à leur point de vue de classe. En 1347, le roi Philippe VI (chronique de Froissart) déclara que « à l'avenir il ne mènerait au combat que des nobles. Les citoyens ne sont qu'un ballast qui fond et disparaît dans le combat rapproché, comme la neige au soleil. On ne peut utiliser que les archers urbains et l'or des villes pour payer les dépenses et les salaires des nobles. Les citoyens, eux, mieux vaut les laisser chez eux — qu'ils gardent leurs femmes et leurs enfants et poursuivent leur commerce ; pour les affaires militaires, seuls les nobles, initiés et formés depuis l'enfance, sont nécessaires. » Lorsque, pendant la guerre de Cent Ans, en 1415, le roi de Paris déclara la mobilisation de la bourgeoisie, Jean Bonoy s'écria : « à quoi nous sert la présence de ces boutiquiers dans l'armée ? »

Les succès importants dans le domaine militaire des villes sont liés au développement d'une classe d'artisans, ce qui a permis de ressusciter l'infanterie, comme cela s'est produit lors des soulèvements des tisserands flamands au XIV^e siècle ; ces tentatives de renaissance de l'infanterie, au début des temps modernes, seront analysées dans le chapitre suivant.

En Angleterre, l'appel féodal a été complètement aboli par les dispositions de l'année 1181 ; il a été remplacé par l'établissement de la milice civile, complétée en 1252. Cela constitue, en substance, la milice anglaise qui a survécu jusqu'à des temps relativement récents. Chaque Anglais âgé de 16 à 60 ans était tenu de posséder une arme, plus ou moins coûteuse, selon la classe parmi les cinq auxquelles il était assigné en fonction de sa situation patrimoniale, et devait se présenter immédiatement en cas d'appel face à l'ennemi. La loi était largement diffusée, et les punitions les plus sévères menaçaient tout citoyen en raison d'un défaut d'armement ou de présence ; les autorités locales devaient veiller strictement à l'application de la loi. La loi sur la milice anglaise existe depuis 700 ans, mais son histoire est très instructive : sur le papier, des centaines de milliers de combattants pouvaient toujours être rassemblés instantanément, mais dans les situations sérieuses, ils ne se rassemblaient jamais. La loi sur la milice, en vigueur pendant de nombreux siècles, est toujours restée lettre morte. Les cinq classes, en fonction du cens de propriété, et d'autres détails de cette loi

montrent la volonté de copier la milice romaine des meilleurs temps, mais la similitude entre l'armée romaine ancienne et la mythique milice anglaise ne peut bien sûr être observée que sur le papier. La milice anglaise a été et est restée un château en l'air de l'État de type Manilov.

La puissance militaire du féodalisme. Le Moyen Âge – une époque de guerre civile presque incessante et sans fin. Dans cette lutte presque constante entre voisins, se renforçait la force de la classe militaire qui se distinguait du peuple. Les inconvénients liés à l'organisation féodale de l'armée étaient très significatifs. La puissance offensive de l'Europe féodale, comme l'ont montré les croisades et les affrontements avec les Turcs, était insignifiante. Mais toutefois, grâce au système de vassalité et à l'organisation en fiefs, ces deux fondements de la structure militaire mise en place par les Francs permirent à la civilisation germano-romane de repousser deux attaques qui auraient pu complètement changer le cours du développement de la culture humaine : Charles Martel, le deuxième des Carolingiens, a repoussé en 732 à Poitiers l'assaut de l'islam. Déjà une menace pesait sur Byzance et l'Italie, ayant conquis la péninsule Ibérique et s'étendant sur le territoire de la France jusqu'à la Loire; aux portes du Rhin frappaient les païens; toute continuité avec la civilisation romaine aurait été perdue si la mince barrière entre la Loire et le Rhin, défendue par les Francs, avait été brisée. Et en 955, Otton le Grand, sur la rivière Lech près d'Augsbourg, a vaincu les féroces Hongrois païens, qui représentaient pour l'Europe occidentale un danger semblable à celui que l'invasion tatare provoqua plus tard pour la Rus' de Kiev.

Cependant, ces exceptions ne doivent pas obscurcir la faiblesse militaire générale de l'Europe féodale. Cela se voit plus clairement dans le conflit avec les Vikings, qui avaient conservé, dans les pays scandinaves non corrompus par la culture, les qualités militaires initiales des barbares germaniques. De petits groupes de ces professionnels de la guerre, des aventuriers-brigands, inspiraient la terreur dans toute l'Europe féodale. Sous le nom de « Varègues », ils formèrent le noyau autour duquel les tribus slaves commencèrent à constituer l'État russe ; ils s'installèrent, sous le nom de Normands, dans le coin nord-ouest de la France, fondant l'État anglo-normand et l'État normand du sud de l'Italie : 500 à 700 Normands suffirent pour repousser les Sarrazins en Italie, les chasser de Sicile, vaincre les pouvoirs féodaux locaux et entreprendre la conquête de Byzance, qui fut arrêtée par cette dernière (bataille de Dyrrachium en 1081) seulement parce que les Byzantins réussirent à engager un groupe de Varègues venus de l'Est. Les Vikings, contournant l'Europe par deux côtés, se heurtèrent ici de front. La milice féodale se sentait très incertaine face aux Normands.

La bataille de Bouvines. Un exemple de bataille de l'époque des chevaliers peut être illustré par la bataille de Bouvines le 27 juillet 1214. Le roi de France Philippe Auguste, s'appuyant sur le soutien des villes et du clergé, menait la lutte contre le roi d'Angleterre Jean sans Terre, incapable et impopulaire, à cause des vastes possessions de la couronne anglaise (dynastie des Plantagenêts) en France. Du côté du roi d'Angleterre se sont rangés deux puissants vassaux du roi de France – le comte Ferdinand de Flandre et le comte Reinhard de Boulogne. À la coalition s'est joint également l'empereur Otton IV (Guelfe), neveu du roi d'Angleterre, qui menait en Allemagne une guerre civile avec le soutien de la France et du candidat papal au trône impérial, le futur empereur Frédéric II (Hohenstaufen), déjà installé dans le Haut-Rhin germanique. Dans la campagne contre la France participaient principalement des vassaux d'Allemagne du Nord, les ducs de Brabant, de Limbourg et de Lorraine, les comtes de Hollande et de Namur et de Brunswick – fief de l'empereur. Le frère du roi d'Angleterre, le comte de Salisbury («L'Épée Longue»), se présenta à l'empereur allemand avec d'importantes ressources financières, lui permettant d'organiser un recrutement massif de mercenaires en Westphalie et dans les Pays-Bas. La coalition avait pour objectif de démembrer la France.

Philippe-Auguste se préparait à une opération de débarquement en Angleterre, mais la flotte préparée à grands frais périt en raison de la trahison des comtes de Flandre et de Boulogne. En mai 1214, le roi d'Angleterre envahit le Poitou, mais échoua et se trouvait déjà au

bord de l'anéantissement complet, lorsqu'au nord apparut le principal ennemi de la France : l'armée d'Otton IV, rassemblée près de Nivelles (au sud de Bruxelles).

À environ 125 kilomètres à vol d'oiseau de la ville de Péronne, Philippe Auguste convoqua les troupes françaises. Le 23 juillet, lorsque l'armée française passa de Péronne à l'offensive, l'armée allemande atteignit Valenciennes ; cette dernière s'y attarda jusqu'au 26 juillet, quand on apprit que les Français étaient déjà presque à leur arrière, à Tournai. Philippe Auguste atteignit Tournai via Douai et Bouvines et y apprit que les Allemands, possédant une infanterie forte, étaient passés de Valenciennes à Mortagne. Considérant que le terrain de la vallée de l'Escaut était inapproprié pour le combat monté et pour maintenir des communications normales avec l'arrière, le roi de France décida le 28 juillet de se replier sur Lille. Les Allemands, apprenant cette retraite, décidèrent de poursuivre les Français. Lorsque la majeure partie de l'armée française avait déjà traversé l'impassable rivière Marque par le pont de Bouvines, Garen, chevalier de l'ordre des Hospitaliers et évêque de Senlis, chancelier et ami du roi, revenant d'une reconnaissance avec le vicomte de Melun et un détachement de cavalerie légère, se présenta auprès du roi de France. Garen rapporta que l'armée ennemie approcherait bientôt de Bouvines. Un conseil des barons fut réuni. Sur l'insistance de Garen, le roi décida d'engager le combat ; les troupes furent déployées sur la rive droite de la Marque, et lorsque les Allemands approchèrent de Bouvines, ils virent, au lieu de la queue de la colonne en retraite, une armée prête à combattre. L'armée allemande, qui s'attendait dans les jours suivants à l'arrivée de cinq cents chevaliers supplémentaires, ne pouvait déjà plus éviter le combat. Les formations de combat se mirent en position l'une contre l'autre.

La force de chacune des armées pouvait être estimée à 6-8.000 combattants. Mais alors que les chevaliers allemands étaient au nombre de 1 300, le nombre de chevaliers français dépassait 2 000. L'infanterie mercenaire des Allemands était plus solide que la milice communale française.

La milice communale française, principalement des arquebusiers à pied, ainsi que les sergents de la ville, formaient un rideau derrière lequel se préparait la chevalerie. Philippe-Auguste se trouvait au centre ; le chevalier le plus brave tenait près de lui l'oriflamme — l'étendard royal (fleurs de lys blanches sur fond rouge), 150 sergents gardaient le pont — le seul passage à l'arrière des Français. L'ancien avant-garde lors du mouvement vers Lille — la chevalerie de l'Île-de-France, sous la direction de Montmorency — n'avait pas encore pu se mettre en ordre de bataille et au début du combat se trouvait sur la rive gauche de la rivière Marque.

L'armée allemande se déploya, avec l'infanterie allemande et les chevaliers au centre. Là, derrière l'infanterie, se trouvait l'empereur Otton avec sa bannière — un aigle d'or tenant un serpent — montée sur un char (*carroccio*). L'aile droite était sous le commandement du duc de Salisbury et du comte de Boulogne. Ce dernier disposait de 400 (ou 700) mercenaires brabançons — des hallebardiers à pied — qui étaient disposés en cercle, formant un bastion vivant dans la formation de cavalerie. L'aile gauche était composée des Flamands du duc de Flandre.

La largeur du front de formation de combat était d'environ 2 000 pas.

Le combat a été commencé par les Français contre le duc de Flandre. Garen, qui commandait effectivement ici (nominalement — le duc de Bourgogne), ordonna à 150 cavaliers — un contingent de l'abbaye de Saint-Médard — d'attaquer les chevaliers flamands. Ces cavaliers — des hommes au service du monastère, des satellites (d'autres sources les appellent des bandits) — n'étaient pas très respectés. Pour ne pas humilier leur dignité, les chevaliers flamands auraient apparemment rencontré l'attaque sur place, afin de ne pas se battre contre un ennemi de cette envergure à égalité. Ensuite, ayant dispersé le rideau de sergents de Soissons et la milice de Champagne et de Picardie, les chevaliers flamands, fortement désorganisés, engagèrent le combat avec les Français. À ce moment-là, Montmorency

approcha du flanc droit des Français avec son avant-garde et, en frappant sur le flanc, mit en déroute tous les chevaliers flamands.

Au centre, l'infanterie allemande, soutenue par des chevaliers, écrasa instantanément les milices de l'Île-de-France et de Normandie. Le roi de France se retrouva au milieu d'un combat au corps à corps. Un fantassin allemand le fit même tomber de cheval à l'aide d'un crochet, mais les chevaliers accourus dispersèrent et tailladèrent l'infanterie allemande, renversant les chevaliers allemands. L'empereur Otton, désarçonné, monta sur le cheval prêté par le chevalier Bernhard von Horstmar et s'enfuit du champ de bataille sur 40 verstes, vers Valenciennes. L'exemple de l'empereur fut suivi par tout le centre, sur lequel se précipitèrent déjà les chevaliers français de Montmorency et de l'aile droite.

Sur l'aile gauche française, le comte Robert de Dreux commandait. Son frère, l'évêque de Beauvais, avec un coup de masse (la légende dit que l'évêque n'utilisait que celle-ci, le considérant comme inconvenant pour un ecclésiastique d'utiliser une arme tranchante), fit tomber de son cheval le duc de Salisbury. Le comte de Boulogne se défendait désespérément, et, en tant que traître à son seigneur, il perdait avec la bataille tous ses domaines. Resté avec ses chevaliers, le comte de Boulogne se replia à l'intérieur du cercle des Brabantins. Les Brabantins repoussèrent la première attaque des chevaliers du comte de Ponthieu, mais la deuxième attaque des chevaliers de Thomas de Saint-Valery perça leurs rangs, les Brabantins furent massacrés, le comte de Boulogne, tombé de son cheval, fut blessé et fait prisonnier.

Le roi Philippe Auguste ordonna de limiter la poursuite à une lieue et de sonner la levée; la bannière impériale fut capturée ainsi que des prisonniers — 5 comtes, 25 baronnets — de grands vassaux qui avaient sous leur bannière d'autres chevaliers, et plus d'une centaine de chevaliers.

Chez les Français, en plus de plusieurs dizaines de blessés et de chevaliers tombés, il n'y avait que 3 chevaliers tués. Du côté des Germains, jusqu'à 70 chevaliers et environ 1 000 autres furent tués. Ces pertes sont étonnamment faibles comparées à l'énorme importance politique de cette bataille, qui cristallisa l'unité de la nation française, permit à chaque Français de ressentir fierté et satisfaction, et assura la croissance du pouvoir royal sur les féodaux ; pour l'Angleterre, cette bataille est associée à la perte des provinces françaises ; elle humilia Jean sans Terre et le força à signer (en 1215) la Grande Charte des Libertés ; en Allemagne, elle assura le triomphe du pape et donna aux princes l'avantage sur le pouvoir impérial. Et tous ces résultats d'une importance infinie dans un combat chevaleresque, considéré au Moyen Âge comme particulièrement long et acharné, ont été achetés par le vainqueur au prix de la vie de 3 chevaliers.

D'un point de vue purement militaire, ce qui attire l'attention, c'est le rôle misérable de l'infanterie. L'infanterie allemande, dont le recrutement avait été particulièrement minutieux, n'a opposé aucune résistance cohérente aux chevaliers. Les Brabançons du comte de Boulogne jouaient un rôle purement passif en tant que rempart humain et ne tentaient pas d'agir activement. L'infanterie communale française semblait se contenter d'envoyer quelques flèches de loin avant de disparaître. La cavalerie communale se battait mieux, mais ne bénéficiait d'aucun respect. Il faut toutefois garder à l'esprit que les sources médiévales avaient une tendance irréparable à exagérer le rôle des éléments non chevaleresques dans le combat, et il n'est pas facile de déterminer l'ampleur de la déformation de la vérité qu'elles produisent.

Tout le combat avait le caractère de duels massifs ; il est impossible de ne pas voir la force d'exagération dans le fait que certains chercheurs classent les actions du connétable Montmorency, en retard au début, héros de ce jour, ayant capturé 16 bannières, dans la catégorie des actions de la réserve générale et cherchent ainsi à transférer des idées tactiques modernes à l'anarchie chevaleresque médiévale.

Dans la stratégie, l'élément aléatoire attire l'attention. Il est difficile de dire que la marche des Français vers Douai—Bouvines—Tournai avait pour objectif de couper les

impériaux de la Flandre — plutôt, les deux adversaires se sont écartés par manque de reconnaissance et se sont retrouvés mutuellement en arrière. La question de savoir s'il fallait engager le combat ou non était discutée par les barons du point de vue que le 27 juillet tombait un dimanche et qu'il valait mieux reporter le combat au lundi. Finalement, il fut décidé d'accepter la bataille, avec un front presque inversé vers la France et le seul passage à l'arrière. Il n'y eut pas de poursuite. Comme si les questions fondamentales de la vie de l'État se jouaient dans un tournoi de chevaliers.